

# DIMENSION NEWYORK 1

## *Préface*

« *Dès l'aérogare, j'ai senti le choc* », chantait Claude Nougaro dans *Nougayork*.

Ce choc je l'ai ressenti le jeudi 30 Décembre 2010. Après plus de 15 de trajet, voiture, aéroport, avion, aéroport, avion, métro, j'étais là à la sortie du métro de New York, et je regardais l'immeuble comme un idiot, les yeux levés au ciel, l'immeuble du *New York times*, tout autour de moi des new-yorkais passaient sans me voir, et sans voir les buildings. Là j'ai eu le choc de ma vie. Je suis tombé amoureux direct de la ville *qui ne dort jamais*.

Le temps de déposer la valise à l'hôtel et je marchais la bouche bée dans Times Square, dans mes oreilles passaient toutes les chansons sur New York, devant mes yeux défilaient les séries télé ou les films se déroulant dans la ville. En moins d'une heure, j'étais tombé amoureux de New York. Pourtant j'aimais les vieilles villes, Le Caire, Rome, Madrid, Paris, Alexandrie, les villes avec une histoire, avec l'Histoire. Alors en marchant dans Times Square en ce 30 décembre, au milieu de la foule, du bruit, des lumières, je n'étais pas à ma place et pourtant... Oui pourtant j'étais sous le charme comme un amoureux. Et puis le lendemain il y a eu la 5<sup>e</sup> avenue, la traversé du pont de Brooklyn, Central Park, les promenades au hasard dans les rues.

Et puis il a fallu partir, mais je me suis juré d'y revenir, et en attendant j'ai lu les livres, les romans sur New York, je suis devenu accro, la preuve j'ai même acheté des peintures sur New York, que j'ai accroché un peu partout, comme l'image de son amante. J'ai téléchargé toutes les chansons et je les ai écoutées en boucle.

Et je suis revenu à New York et c'était tout aussi magique. Je me suis assis à Bryant Park et j'ai regardé, tout simplement, j'ai déambulé au hasard, porté par mes pas. Bien entendu, j'ai fait les grands classiques : monté en haut de l'Empire State Building de jour, la nuit fut pour le Top of the rocks, vu la skyline depuis un bateau, visité le Met et le Moma et d'autres musées, traversé plusieurs fois le pont de Brooklyn, marché dans Times Square, fait les magasins, et puis cerise sur la grosse pomme, le tour en hélicoptère.

De retour en France je me suis jeté sur les livres consacrés à la Grosse Pomme, j'ai même écrit un ouvrage en collaboration avec mon fils Mickaël, ses photos et mon texte, cela a donné *Manhattan Ghost* sur la Rivière Blanche. Et je me suis dit, les autres auteurs, ils ont quelles visions de New York. Alors je leur ai demandé, et les nouvelles me sont revenues avec force.

Vous tenez dans la main le premier tome de ce *Dimension New York*. Je ne vous dévoilerais pas les sujets, je vous en laisse la surprise, je veux que vous les découvriez comme j'ai découvert New York. Vous allez découvrir non pas UN New York, mais DES New York, car New York n'est pas unique, à chacun à sa vision de cette ville.

J'arrête là. Pas la peine d'en rajouter. J'espère que ces textes vous donneront envie, de plonger dans la ville *qui ne dort jamais*.

Je tiens à remercier ici ceux qui m'ont accompagné dans ce voyage, les auteurs, mais aussi ceux qui m'ont aidé : Alain Blondelon, Jean Breant, Jean-Guillaume Lanuque, Jack Schuller. Un grand merci à eux.

Philippe Ward

“Start spreading the news, I’m leaving today, I want to be a part of it, New York, New York.” *Frank Sinatra ou Liza Minnelli ou bien d’autres - New York, New York ... Répandez la nouvelle vous partez et vous voulez en être pour prendre un nouveau départ. Vous êtes prêts pour découvrir la Big Apple. Alors plongez avec moi dans le New York de Daphnis Olivier Boelens, du ciel au centre de la terre.*

## **Daphnis Olivier Boelens : *Entrailles***

*New York, son of a bitch ! Get up and get down ! Hear the heart of the City. Listen to the lesson. To beat or not to be, that's the question. Rime with the crime. Dance off the fence. In the stone lies the romance. Then...*

Les villes-béton ont ceci de particulier que leurs fondations supportent la démesure et abritent les démunis. Histoire d'or et de désargentés. C'est dans le *concrete* que s'affirme l'homme civilisé, mais ce matériau rend infirme la faculté des portes ouvertes à l'allochtone de passage. On redoute l'inconnu et on le fiche comme suspect. Surtout s'il sourit. Parce que c'est bien connu : le diable sourit. Et parce qu'aussi : le diable est forcément un étranger.

La doctrine moderniste du cosmopolitisme n'y change rien. Au contraire. On rassemble mais on ghettoïse. Et on découpe le gâteau en parts inégales. Alors chaque communauté se retranche derrière son Dieu. L'homme s'est inventé tant de dieux qu'il en est devenu diabolique.

*In God We Trust... God is American... God loves New York*, lit-on sur les tee-shirts. Dieu se vend à tous les coins de rue. Dieu se loue pour un *yes* ou pour un *no...* et même pour un *maybe*. Dieu se prête à toutes les haines et à toutes les excentricités. Dans cette mégapole plus qu'ailleurs, *The Lord Almighty* roule en limousine. Vitres teintées. Incognito.

Sybarites et croque-morts. Tous les baumes se fondent dans le décor.

New York fait partie de ces rivages qu'on ne présente plus. La ville s'articule autour d'autant de villages et de visages qu'on recense d'organes dans un corps humain. Et un cerveau ne sera jamais un cœur, de même qu'un poumon ne rencontrera jamais la vessie. Comme dans un organisme vivant, tout y est à sa place et tout y a sa fonction propre. Mais de la même manière qu'on ne peut envisager un organisme vivant sans excréments, la ville aussi rejette ses déchets. Les ordures sans âme sont recyclées, mais les balayures humaines, elles, sont dédaigneusement abandonnées. Sous les ponts, dans les impasses, dans les bâtisses désaffectées... ou au pays des tunnels, dans les entrailles de la gloutonne urbaine, cette ville sous la ville, gigantesque labyrinthe de ténèbres et de peur, se *tentaculant* sur dix-huit niveaux, juxtant les égouts, où règnent ses lois, ses barons et ses rêves, sa nécrologie et ses guerres. Son silence et ses cris.

Des catacombes ? Non, détrompez-vous. Les hommes qui s'y enterrent sont morts au regard de la société, mais pas aux yeux de l'univers. Leur cœur bat toujours, leur combat toujours, leurs poings se serrent encore, leurs mains se servent encore, leurs poumons absorbent et recrachent. Ils n'ONT pas, mais ils SONT. Ils SONDEMENT l'obscur désillusion. S'il s'agit d'un cimetière, c'est alors celui des rêves, des espoirs, des opportunités. Des perspectives d'avenir. Des projections. Ici, la seule expectative est une poubelle remplie de mets encore comestibles, à la nuit tombée, sur le trottoir d'un supermarché ou d'une boulangerie. Ce qui ne sied plus au gentleman de l'avenue convient à l'homme de la rue. À chacun sa date de péremption. Galeries marchandes pour les uns, galeries souterraines pour les autres.

La ville n'est qu'une tour de Babel de galeries, lumineuses ou ténébreuses selon l'étage. Un édifice myrmicéen. Les hommes qui ont appris à vivre à la surface de la terre aspirent à la lumière, et se suréclairent maladivement, armant les immeubles de luminaires et d'enseignes qui, solidarisés, transforment la nuit en un jour de plein été, aux innombrables soleils électriques. Tandis que les autres quidams, ceux dont l'éclat n'a pas voulu, sont retournés vivre dans la terre même. Dans la terre mère. Dans les ténèbres originelles. Au final, qui sont les vrais habitants de la planète, ceux qui cherchent à

vivre de plus en plus près du ciel, en bâtissant des tours toujours plus hautes qui percent les nuages, ou ne sont-ce pas plutôt ces autres qui se logent de plus en plus profondément dans la croûte tellurique ?

*Voyage au centre de la Terre.* Jules Verne. Mais ce qui brûle ici est la lave qui circule dans les veines de ces résidents sans résidence. Il y a les modérés, bien sûr, comme dans toute civilisation, mais aussi les radicaux. Plus on descend, plus la lave est magmatique. Descente. Incandescente. Ceux qui se hasarderait au dix-huitième niveau sous la surface du sol, rencontreraient des êtres qui n'ont plus d'humain que la forme et l'apparence.

Il est de ces hommes qui n'ont plus vu la lumière du jour depuis des années. On les appelle les « hommes-taupes ». On les appelle les « hommes-rats ». Et surtout, on ne les appelle plus. Parce qu'ils ne s'appellent plus. Au fil des ans, par cette progression en bordure de la vie, ils ont oublié leur propre nom. Car on n'a que faire d'un nom au royaume de la négation. Ils ne sont alors plus que des créatures timorées, des ombres fugaces, qui esquivent la vie comme on fuit la mort, et les ténèbres graissent leur moindre nippes. Ces hommes n'existent plus. Ils ont été radiés de tous les registres et supprimés de toute politique. Ils sont les déjections d'une locomotive pensante. Ils sont la preuve vivante de l'échec sociétal, au grand dam des patriotes. Alors on les dissimule, on les écarte, on les ignore. Conséquemment, ils font partie d'un autre monde. Pourtant, cet autre monde aussi, c'est *Big Apple*.

*New York, son of a bitch ! Get the heart of the City. Listen to the beat.*

Sous les grilles d'aération, sous les chaussées asphaltées, dans les tunnels de métro et d'anciennes stations abandonnées, Garland errait entre fantômes de vapeur et ruisseaux de pluie au goût de pavé, à la recherche d'une réponse à ses questions sur Dieu... sur l'univers... et sur la vraie recette des pancakes américains. Je fis sa connaissance par une nuit de pluvieuse insomnie.

La solitude est un chien qui ne tire jamais sur sa laisse et qui ne vous regarde pas. Il sent l'eau morte et le feu éteint. D'avoir trop vagabondé dans les cloaques et les ruines calcinées. Dans les fontaines-urinoirs et les feux de *camp* aux braises encore rougeoyantes de ceux qui ont foutu le *camp* parce qu'ils avaient perdu la flamme. Tantôt les hommes aux yeux de braises, tantôt les hommes aux yeux éteints. Comme un silence tatoué sur leurs lèvres. Mais quand ils se mettent à parler, ce sont les fondements de New York tout entière qui semblent vibrer en un séisme parapsychologique. Bien sûr, certains vous diront que ce sont seulement les vibrations provoquées par les rames de métros qui passent quelque part à proximité – forcément, avec une trentaine de lignes et 422 stations, il y a toujours une paire de rails à deux pas. Mais moi, qui vis depuis dix ans dans les décombres du Système, je pourrais vous parler des heures durant de ces ondes qui émanent de la chair et qui se répandent dans la terre, tel un flux électrique.

L'électricité est en colère, du reste. *Yes, sir !*

Et puis, il y a l'odeur. Un millier d'odeurs qui n'en forment plus qu'une seule, pléthorique, un concentré d'Histoire. Celle de la mort, disent les hommes du haut, qui n'y connaissent rien, qui ne sont familiers que des odeurs de fuel, de graillon et de fleurs chimiques liquéfiées en parfums aux bouteilles design à la galbe féminine. Au contraire, c'est l'odeur de la vie... la vie à ses origines, lorsque tout n'était encore que boue purulente, suppurant de bactéries, avant que n'en sortent larves et têtards. De la lave aux larves, il n'y a qu'une fraction d'éternité. Aujourd'hui, on a le choix entre les cages et les marécages. Sous cette chape d'ultra-modernisme, les bourbiers originels ont refait surface, habités par les individus que la société a répudiés dans sa magnanime phallocratie. Individus qui, bien que se réfugiant dans ces cavernes de ciment tels des rats laveurs traqués (il y en a, d'ailleurs, au sens propre, des *raccoons*, sauvages, affamés, porteurs de rage – une rage d'un autre ordre que celle des proscrits), occupent un poste, antiprotocolaire et anachronique, de gardiens de l'absolu. Protecteurs du néant magmatique dans l'excavation utérine de la saturation urbaine. Le plus énigmatique des refuges.

*Hi, Grandmaster Flash And The Furious Five ! Got a new « message », man ? How d'ya keep from goin' under ?*

Ne dit-on pas que la fin de quelque chose est toujours le début d'autre chose ? Tel un film qui ne se terminerait jamais. Au générique, des hommes sans nom. Certains n'en ont plus. Certains n'en ont jamais eu... ceux dont on ne peut techniquement pas dire qu'ils ont vu le jour... dont il faudrait plutôt dire qu'ils

ont vu la nuit. Ceux qui naissent en ce nulle part, quelle perception ont-ils de ce continent qui a changé le courant du monde en un seul siècle ? Une chose est sûre : leur peau est leur seul drapeau.

Garland, l'homme qui *errait* mais qui *était*, m'invita à dîner. Il faut savoir que dans le monde des ténèbres, se sustenter représente une véritable épopée, et ce d'autant plus lorsqu'on invite quelqu'un à dîner. Tout d'abord, il faut trouver de quoi manger. Cela peut prendre plusieurs heures entre le moment où on quitte sa planque et celui où on la regagne réachalandé.

— Allons affronter le monde des démons bipèdes. *Hell's Kitchen, bro*<sup>1</sup>

Nous sortîmes d'un tunnel aux abords d'Inwood Hill Park et marchâmes, à travers le Bronx, jusqu'à East Kingsbridge Road, où Garland allait faire ses commissions tous les deux jours à la nuit tombée, au Morton Williams University Supermarket. Devant la façade, des sacs translucides s'empilaient en poubelles, remplis de victuailles. Baguettes, grappes de raisins avec quelques menus défauts, Florida's Natural Premium Orange Juice, Café Eldorado Espresso Coffee, Carolina Enriched Rice, Chef Boyardee Spaghetti and Meatballs, Shop Rite Mixed Vegetables, Goya Olives et enfin Hormel Chicken Noodle Soup.

— Un autre truc dont t'aurais envie ? me demanda Garland comme si nous étions en train de faire nos courses dans les allées mêmes du supermarché et que nous pouvions nous procurer tout ce que nous voulions. Mais bien sûr qu'on peut tout avoir ! ajouta-t-il, lisant dans mes pensées.

— Non, ça ira, dis-je.

Et c'était vrai. Je n'aurais rien pris de plus en client diurne. Finalement, je me retrouvais à manger les mêmes choses que jadis, lorsque j'étais un contribuable.

— On a de quoi bouffer pour deux nuits. Ça tombe bien, je ne comptais pas revenir demain. Enfin, va savoir. Après tout, demain est une autre nuit...

LA SUITE ET FIN DE CETTE NOUVELLE DANS LE RECUEIL

---

<sup>1</sup>*Hell's Kitchen*, littéralement la « cuisine de l'enfer », est un quartier de Manhattan réputé pour sa dangerosité. Il abrite dans ses sous-sols toutes sortes de laissés-pour-compte, criminels en cavale et autres asociaux violents et déséquilibrés, vivant dans une misère noire, dont certains tueraient pour une cigarette ou pour quelques dollars. On dit que c'est le dernier couloir avant la mort, où se retrouvent tous ceux qui, tirés au plus bas de la hiérarchie humaine, n'ont plus rien à perdre, ni plus aucun rêve de s'en sortir.